Document généré le 25 avr. 2024 13:52

Laval théologique et philosophique

Franz J. LEENHARDT, *Parole visible. Pour une évaluation nouvelle du sacrement* (Cahiers théologiques, n° 63) Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1971 (15 x 23 cm), 92 pages

R.-Michel Roberge

Volume 30, numéro 2, 1974

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1020430ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1020430ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)
1703-8804 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Roberge, R.-M. (1974). Compte rendu de [Franz J. LEENHARDT, *Parole visible. Pour une évaluation nouvelle du sacrement* (Cahiers théologiques, n° 63) Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1971 (15 x 23 cm), 92 pages]. *Laval théologique et philosophique*, *30*(2), 211–212. https://doi.org/10.7202/1020430ar

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1974

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

caractère protestataire qui ressort de ces mouvements, tant au plan ecclésial qu'œcuménique, fait le jeu d'une autonomie ambiguë et risque la récupération par l'institution. « L'œcuménisme comme mouvement entretient avec l'œcuménisme comme système des rapports constants et divers, souvent conflictuels. Mais parce que le système ne peut plus prétendre au pouvoir, c'est-à-dire à la certitude qu'un ordre donné pourra toujours être exécuté, la contrainte n'étant désormais généralement plus disponible à cette fin, il doit de plus en plus compter avec l'autorité que le mouvement s'acquiert. Même les groupes œcuméniques les plus soumis d'intention aux hiérarchies participent, à leur rang, à ce conflit » (p. 87–88). La constatation est elle-même interrogation: comment comprendre cette institution dont la survie tient dans les mains du mouvement qui la conteste?

Nous pensions que la troisième partie de l'ouvrage allait répondre de façon précise à cette question. L'A. préfère mettre en scène l'avénement du « troisième homme » né de la crise sociale et religieuse de notre ère industrielle et technique. Il négocie une nouvelle manière de comprendre la sécularisation, au plan socio-religieux, pour mieux marier cette notion aux changements œcuméniques de l'heure: la montée du pluralisme, les conflits non plus de pouvoir mais d'autorité, l'affrontement inter-ecclésiastique supplanté par le clivage à l'intérieur de toutes les confessions chrétiennes. Voilà quelques éléments qui ne sont pas étrangers à la naissance du troisième homme! Et ce nouveau venu ne laisse pas indifférent le mouvement dialectique système-mouvement: « On voit ici clairement une fois de plus que sans le mouvement, le système ne saurait perdurer et avancer. C'est comme si, finalement, les conflits *ad intra* assumaient une finalité nécessaire vis-à-vis du fonctionnement du système œcuménique » (p. 102). Le troisième homme joue, à ce propos, un rôle déterminant parce que, dans la mesure où il est resté croyant et pratiquant actif, il bouscule les Églises, les amène à mettre en étalage un produit tout autre qu'elles avaient coutume d'offrir. La nécessité de la permanence des deux forces en présence (système et mouvement œcuméniques) est reconnue, mais c'est vers un troisième pôle que semble s'orienter, pour s'y résoudre, le conflit du dialogue.

La rencontre de l'œcuménisme ecclésial et de l'œcuménisme sectaire se fait aujourd'hui autour du renouveau pentecôtiste. Cela apparaîtra significatif à quiconque aura reconnu la nécessité, pour le retour à l'unité chrétienne, de cheminer dans les voies aventureuses du prophétisme. Il est un homme qui semble l'avoir découvert et qui y brûle toutes ses énergies personnelles et communautaires, Roger Schutz, le prieur de Taizé.

Gilles BLOUIN

Franz J. LEENHARDT, **Parole visible. Pour une évaluation nouvelle du sacrement** (Cahiers théologiques, n° 63) Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1971 (15 x 23 cm), 92 pages.

Cet ouvrage se présente sous deux volets. Le premier propose « une nouvelle évaluation de la doctrine du sacrement »; le second revoit, dans cette préoccupation, la théologie du Baptême et de la Cène.

La *première partie* de l'ouvrage indique d'abord le propos de l'auteur de faire droit à l'histoire et à l'anthropologie. La problématique de remise en question des définitions traditionnelles, notamment de la doctrine de Karl Barth, est explicitée par référence à un cas type: celui du pédobaptisme.

Si on veut éviter un docétisme sacramentel, « est-il juste de dire, à propos de l'action de l'homme, que de deux choses l'une: ou bien elle est absorbée par l'action de Dieu et perd alors toute signification dans l'ordre du salut, ou bien, elle se trouve réduite à n'être qu'une sorte d'écho à une action qui s'est déroulée en dehors de lui, une réponse, comme dit Barth? » (pp. 18–19). Leenhardt refuse de se laisser enfermer dans ce dilemme puisque, dira-t-il, ce qui caractérise la notion de sacrement, « c'est l'affirmation qu'il y a un lieu où le vouloir et le faire de Dieu sont dans un certain rapport de corrélation avec le vouloir et le faire de l'homme, sans qu'il y ait absorption de l'humain par le divin; pas plus que le contraire. La question est de savoir si l'on peut et si l'on doit admettre que le vouloir et le faire de Dieu requièrent le vouloir et le faire de l'homme dans une circonstance précise. Est-il concevable que le vouloir et le faire de Dieu ne deviennent événements pour l'homme, que si le vouloir et le faire de l'homme sont impliqués dans l'insertion de l'action et de la volonté divine au sein de la réalité historique et humaine? » Ce lieu dont parle Leenhardt, c'est celui des relations interpersonnelles établies par la parole par opposition à ceux de Barth et de la théologie traditionnelle qui sont trop inspirés de l'expérience de la causalité physi-

que. Le sacrement, comme langage gestuel appartient précisément à ce lieu éminemment efficace des relations interpersonnelles.

Le sacrement n'est ni une simple expression de foi, ni à l'opposé un rite d'une efficacité quasi-magique. Il a plutôt comme fonction d'*exprimer* « à sa manière ce que la prédication exprime à sa manière » (p. 32) et de l'exprimer sous le régistre de la connaissance biblique qui n'est pas pur acte intellectuel, mais « relation vivante et unifiante, où la distance entre le sujet et l'objet s'efface au profit d'une communion » (p. 34).

À la notion de cause de la théologie scolastique, Leenhardt préfère la notion de médiation; expérience faite, il n'a pas tort. L'intérêt de la thèse de Leenhardt c'est de redonner à la Parole son statut de relation première entre l'homme et Dieu sans pour autant négliger la médiation sacramentelle nécessaire à l'annonce, en langage d'homme, de la Parole instauratrice de rencontre avec Dieu. C'est également de redonner au sacrement sa valeur de démarche convergente et de rencontre de Dieu et de l'homme.

La *seconde partie* de l'ouvrage de Leenhardt nous fait mieux comprendre sa définition du sacrement comme « annonce de la Parole ».

L'auteur voit dans le baptême de Jésus le fondement du nôtre, pour autant que c'est le baptême de Jean porté à sa plénitude de sens. Non seulement « la repentance est toujours de circonstance, mais la menace du jugement a cédé la place à l'annonce de la bonne nouvelle par excellence, l'avènement de la souveraineté de Dieu manifestée par sa miséricorde, par son pardon » (p. 46). Jésus donne au baptême déjà révolutionnaire de Jean une interprétation encore plus révolutionnaire.

La Cène du Seigneur se substitue au sacrifice de l'agneau pascal. Jésus y annonce sa mort prochaine, qui va être pour lui la suprême attestation de l'authenticité de sa parole.

L'auteur relève ensuite deux déclarations de Jésus entourant la Cène qui vont lui permettre d'en préciser le sens : la première, sur les légions et leur intervention écartée (Mt. 26, 53) soulignant le caractère sacrificiel (don volontaire de soi) de l'événement; l'autre (Lc 22, 28-30) sur « les responsabilités incombant aux disciples comme prédicateurs et pratiquement juges des douze tribus d'Israël » (p. 64). Le triple symbolisme du pain *rompu, donné* et *mangé* s'inscrivent dans cette double perspective; de même le symbolisme de la coupe et du *rendez-vous dans le Royaume* souligne le caractère nettement eschatologique de l'événement.

Dans une longue conclusion, Leenhardt redit l'importance de regarder les sacrements comme étroitement liés à la vie de Jésus lui-même, « lieu et moment où l'intention divine quant au destin de l'homme s'est exprimée en mobilisant cette réalité concrète, cette *chose* qu'est une chair d'homme » (p. 75). Le baptême et l'eucharistie sont la traduction sacramentelle des deux moments décisifs de la vie de Jésus; plus encore, ils doivent être ce par quoi l'Église prend concrètement racine dans la vie de Jésus. Suit une insistance sur les dimensions de *succession* et de *continuité* de la vie sacramentelle de l'Église par rapport à celle du Christ. Ceci l'amène à reprocher 1) au catholicisme sa « cléricalisation » du sacerdoce au détriment du sacerdoce universel 2) et, à l'autre opposé, à certaines églises protestantes, une perte de conscience de la nécessité et de la spécificité du rôle de président — officiant, symbole de la présence même de Jésus venant à notre rencontre. Il faut distinguer, précise-t-il, *charge pastorale* et *fonction* (p. 82): les caractères de succession et de continuité convenant à la *fonction*.

Leenhardt termine avec quelques remarques fort bien dites sur le renouveau liturgique qui s'impose « pour que soit rendue sensible cette actualité gestuelle de Jésus » (p. 87).

L'ouvrage est celui d'un grand théologien. Ses pages sur le baptême et, en conclusion, sur le sacerdoce, davantage inspirées par la théologie de la réforme, devraient être sérieusement prise en considération par le théologien catholique. Ce sont nettement les plus suggestives. L'exégète pourra peut-être reprocher à l'auteur de ne pas distinguer assez clairement les différentes couches d'interprétation véhiculées par les textes scripturaires qu'il utilise; le théologien n'en a nulle part ressenti la nécessité pratique.

R.-Michel ROBERGE

Georges GUSDORF, **Les sciences humaines et la pensée occidentale : V-Dieu, la nature, l'homme au siècle des Lumières,** Paris, Payot, 1972, (14 x 21 cm), 535 p.

Nous avons déjà recensé dans les pages du *Laval théologique et philosophique* (vol. 29, n° 2, juin 1973, pp. 207-209) le volume précédent de la vaste synthèse que M. Gusdorf consacre aux sciences